

LA
TIGRESSE des FLANDRES.

EPISODE DE LA DOMINATION ESPAGNOLE
DANS LES PAYS-BAS.

PREMIERE PARTIE.

(SUITE.)

— Oh ! je suis convaincue que Sabine l'occupe seule, dit vivement Madeleine, et qu'il n'y a pas d'autre cause à ce retard.

Mais il était facile de comprendre à l'accent fiévreux avec lequel elle prononça ses paroles, qu'elle n'y croyait nullement, et qu'elle repoussait de tout son pouvoir une crainte dont la seule pensée la faisait frissonner de temps à autre.

— Bonne maîtresse, dit une voix qui partait du fond de la salle, voulez-vous que j'aie à la recherche du jeune homme ? Je parcourrai toute la ville, j'irai interroger tous vos amis, dont vous me direz la demeure, et je jure que je vous le ramènerai.

Cette voix était celle du bohème Pepito, qui occupé dans le coin le plus reculé et le plus obscur de la pièce, contemplant les traits de Mme Rosendhal avec une admiration naïve et exaltée.

— Merci, mon ami, répondit Madeleine ; mais tu me proposes l'impossible, même pour un homme auquel toutes les rues de la ville seraient familières, et tu n'as fait que la traverser.

— Oh ! vous ne savez pas ce que je puis pour vous, maîtresse, pour vous, qui avez eu pitié de ma pauvre Zora, qui l'avez prise sanglante, inanimée, jetée nue sur le pavé de cette ville, et lui avez donné chez vous une si bonne et si douce hospitalité ! Aussi Dieu m'est témoin que je n'ai plus désormais dans le cœur que deux pensées : me dévouer pour vous et me venger de Cornelia.

— Laisse la vengeance à Dieu, Pepito, et n'essaye pas de lutter avec cette femme, dont la puissance égale la méchanceté ; elle n'a qu'à lever le doigt pour t'écraser, toi et ta pauvre Zora.

— Oui, je suis peu de chose, trop peu pour qu'elle daigne s'inquiéter de ma haine, et c'est ce qui fait ma force.

— Et Zora, comment se trouve-t-elle à cette heure ? demanda Madeleine, autant par intérêt pour se soustraire à la pensée qui l'obsédait et dont la torture s'accroissait de minute en minute.

— Elle dort, la pauvre, répondit le bohème d'une voix émue, et elle paraît si heureuse de dormir dans ce beau lit, sur ces matelas si moelleux, on voit si bien, pendant le sommeil, la souffrance qui s'en va et la vie qui revient, que j'ai craint de l'interrompre en respirant trop fort, et je suis venu me tapir dans ce petit coin, où vous avez bien voulu me laisser.

— Madeleine se leva tout à coup et resta immobile, elle paraissait concentrer toutes ses facultés dans une seule sensation.

— Qu'avez-vous donc, Madeleine ? lui demanda son mari.

Mme Rosendhal releva la tête et une expression de joie vint épanouir son beau visage.

— Ce sont ses pas, dit-elle.

Guillaume prêta l'oreille.

— Je n'entends rien, dit-il, et toi, Péline ?

— Moi, pas davantage, répondit la servante.

— Moi, j'entends des pas et je vous dis que ce sont les siens, va ouvrir Péline.

La servante alluma une chandelle et descendit, en hochant la tête, le lourd escalier à rampe massive qui aboutissait à la cour. Elle ouvrit la porte de la rue en marmotant des paroles inintelligibles, mais elle resta stupéfaite en voyant son jeune maître entrer brusquement.

— C'est bien lui, dit-elle en refermant la porte à grand renfort de verroux et de barres de fer.

— Sans doute, c'est moi, répliqua gaiement le jeune homme ; eh ! qui diable veux-tu que ce soit ?

Péline lui conta en quelques mots ce qui venait de se passer.

— Ma pauvre mère ! mon absence l'a tourmentée à ce point, j'étais s'écria le jeune homme.

En trois bonds, il fut au haut de l'escalier, puis dans les bras de sa mère.

— Pauvre enfant ! dit celle-ci, quand Christian eut serré la main de son père et dit bonjour à Marthe ; voyez comme il est chaud ; il est venu toujours courant, bien sûr.

— Quand j'ai vu qu'il était si tard, je me suis bien douté que tu serais inquiète, et alors...

— Et alors tu t'es mis en transpiration, au risque d'attraper une maladie. Voyons, mets-toi là, dit-elle en le faisant asseoir dans son fauteuil, et toi Marthe, prépare-lui une tasse de lait.

Tout en parlant ainsi, elle essayait avec son mouchoir les gouttes de sueur qui perlaient au front du jeune homme.

— Je parie, dit-elle en écartant de la main les boucles de cheveux noirs qui retombaient sur ses tempes, je parie que tu étais encore dans la société de ce Français, de ce chevalier de Soulas.

— C'est vrai, ma mère, dit Christian après un moment d'hésitation.

— Je n'aime pas cela, ces Français sont des insensés qui recherchent les aventures et se font un jeu de braver le péril ; je te l'ai dit, mais tu ne te plais qu'à m'affliger.

— Heureusement que tu ne penses pas un mot de ce que tu dis là, répondit le jeune homme en souriant et en offrant son front à Madeleine qui l'embrassa.

Marthe apporta la tasse de lait à Mme Rosendhal, qui la remit à Christian.

Le jeune homme était le portrait vivant de sa mère ; de taille moyenne, fine et dégagée, il avait dans le port, dans le regard, dans l'expression du visage quelque chose d'ardent et d'impétueux qui annonçait une nature toute de cœur et d'élan. Aussi était-il adoré des ouvriers de son père, du vieux contre-maître et des deux servantes, qui tous l'avaient connu enfant et l'avaient vu grandir sous leurs yeux, et il leur rendait largement leur affection. Dans le sentiment que lui inspirait son père il y avait autant de respect que d'amour filial, mais sa mère était pour lui, et quand il parlait d'elle, c'était avec un mélange d'enthousiasme et d'attendrissement qui attestait la grandeur de son affection.

Du coin où il se tenait immobile et muet, le bohème contemplant cette petite scène entre le fils et la mère avec la surprise et le ravissement qu'éprouverait un aveugle, voyant tout à coup se dérouler sous ses yeux, rendus à la lumière un parterre de fleurs éblouissantes.

Jamais il n'avait rien vu ni soupçonné de pareil, et il lui prit soudain au cœur une profonde horreur de sa

vie errante et un immense désir de réaliser avec Zora la vie de bien-être, de calme et de bonheur intime dont un pli se déroulait si séduisant devant ses yeux.

— J'ai une nouvelle à t'apprendre, dit Madeleine à Christian quand celui-ci eut bu son lait jusqu'à la dernière goutte.

— Bonne ! demanda Christian en regardant dans les yeux de sa mère.

— Sans doute, répondit celle-ci.

— Elle ajouta en étudiant les traits de son fils pour y découvrir l'effet de ses paroles :

— Il y a grande fête dans trois jours, et nous sommes invités à y paraître.

— Une fête, dit vivement le jeune homme, et qui donc peut songer à donner une fête dans trois jours ?

— Sabine y sera avec son père reprit Madeleine, évitant de répondre à cette question.

— Je serai bien heureux de voir Sabine, ma mère ; mais dites-moi donc, je vous prie, où aura lieu cette fête,

— Eh bien, mais, répondit Madeleine, affectant le ton le plus naturel, chez don Gonzalvo.

Christian se leva d'un bond.

— Infamie ! s'écria-t-il rouge d'indignation, une fête le lendemain d'une exécution capitale ? Ah ! c'est trop d'insolence, et il est temps d'en finir.

— Tais-toi, oh ! tais-toi ! s'écria Madeleine en s'élançant sur son fils et l'enveloppant dans ses bras.

Et elle jetait autour d'elle des regards effrayés, comme si les agents du terrible Conseil eussent été là pour entendre son fils et s'emparer de lui.

— Ma mère, dit Christian avec des larmes de colère dans les yeux ; ah ! c'est qu'ils en font trop aussi, car enfin quand on frappe l'esclave on ne le force pas à se parer de fleurs et à sourire.

Guillaume Rosendhal s'approcha de son fils et lui prenant la main :

— Et pourtant, mon fils, lui dit-il, la prudence veut que nous nous rendions à cette fête.

— Jamais ! s'écria Christian ; la honte m'y étoufferait.

— Si je t'en priais, lui dit Madeleine d'une voix si douce et si pénétrante, qu'il sentit se fondre son cœur.

— Cependant il ne voulait pas se rendre.

— Tu n'aimes donc plus ta mère, Christian ! ajouta-t-elle en l'attirant à elle.

Et le jeune homme sentit une larme couler sur son front.

— Ma mère ! oh ! ma mère ! je t'ai fait pleurer ! Pardon, pardon, murmura-t-il en se jetant dans ses bras.

— Tu viendras donc ?

— Tu sais bien, ma mère, que je ne saurais te résister.

En ce moment, un sanglot se fit entendre dans un coin. C'était le bohème qui pleurait et qui se demandait pourquoi : car jamais il n'avait éprouvé une si délicieuse émotion.

Chacun se retira et la pauvre mère fit des rêves d'or, tandis que son fils pensait au hardi coup de main organisé par le chevalier de Soulas et dans lequel il allait jouer sa vie.

VIII. — Les deux frères

Le lendemain, jour désigné pour l'exécution des deux condamnés, la duchesse de Sterbeck et sa fille Noémie, qui avaient passé la nuit entière à pleurer dans la salle vaste et sombre où nous les avons vues, reçurent au point du jour un messager du chevalier de Soulas, qui leur rapporta, dans le plus grand détail, tout ce qui était tenté pour le salut des deux frères et les laissa pleines d'espoir dans le suc-

cès d'un complot si habilement et si hardiment conçu.

Une triste pensée venait assombrir pourtant ce rayon de bonheur ; elles se demandaient, et c'était avec un cruel serrement de cœur que Noémie s'adressait cette question ; elles se demandaient comment il se faisait que le comte Popoli n'eût pas reparu, malgré sa promesse qu'il leur avait faite la veille de revenir en toute hâte, et quoiqu'il ne pût ignorer avec quelle fiévreuse impatience son retour était attendu.

La duchesse, comprenant tout ce qu'un retard si étrange devait jeter de sombres et désolantes réflexions dans l'âme de sa fille, déjà ébranlée par une si violente douleur, évitait de lui parler du comte, mais cette précaution même révélait clairement toute sa pensée à la jeune fille qui, pour la combattre, revenait sans cesse sur ce pénible sujet.

— Je suis sûre, ma mère, que vous condamnez le comte, je le vois par votre silence, mais vous le jugez mal ; il est incapable d'une lâcheté, et c'en serait une ; nous allons le voir ce matin, et ce long retard va s'expliquer à son avantage, n'en doutez pas.

— Je l'espère comme toi, mon enfant, dit la duchesse avec un accent qui n'était rien moins que convaincu.

— Il s'occupe de sauver mes frères, et qui sait si toutes ses heures ne sont pas prises jusqu'au moment où son œuvre sera accomplie.

— C'est possible, ma chère fille, lui dit sa mère sur le même ton.

Noémie se sentit glacée par cette inébranlable persistance, mais elle ne put se résoudre à ne voir qu'un misérable sans âme et sans honneur, dans l'homme qui s'était toujours présenté à elle sous un jour si grand et si chevaleresque, et elle attendit avec confiance.

Tout à coup un bruit de trompettes se fit entendre sur la grande place, sous les fenêtres même de la maison de Sterbeck, et une voix retentissante annonça que les deux rebelles, Rodolphe et Henri de Sterbeck, allaient avoir la tête tranchée en face du lieu de leur naissance, après avoir subi d'abord le supplice des tenailles.

Quelques instants après, on entendait retentir les coups de marteau des charpentiers qui se hâtaient de construire l'échafaud.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria la duchesse en passant ses mains dans ses cheveux blancs, ces hommes sauveront-ils mes enfants de la torture et de la mort ?

— Ma mère, dit Noémie, Dieu ne permettra pas qu'ils endurent un pareil supplice.

— Leur chair arrachée par les tenailles des bourreaux ! non, c'est trop affreux, cela ne se peut pas, balbutia la malheureuse mère, les lèvres blêmes et frémissantes à cette horrible pensée.

— Ce crime odieux ne s'accomplira pas ma mère, lui dit Noémie, et l'impatience sanguinaire de nos tyrans qui commettent la faute de ne pas attendre l'arrivée de leurs troupes de Malines, va assurer le triomphe des six cents hommes commandés par le chevalier de Soulas et amener la délivrance de mes frères.

— Oui, oui, tu as raison, mon enfant, s'écria la duchesse, et cette fois, je sens l'espoir pénétrer dans mon cœur.

— Ils se réunissent déjà ; ils se concertent entre eux, reprit la jeune fille, et Paolo est dans leurs rangs ma mère, il va nous ramener Rodolphe et Henri, et nous aider à chercher loin des Flandres une retraite sûre.

— Oui, cela doit être, mon enfant, dit la duchesse, se laissant aller enfin à toutes les espérances, et je me reproche cruellement maintenant de l'avoir colomnié dans ma pensée.

En ce moment les trois servantes de la duchesse, toutes trois vêtues de noir, vinrent humblement supplier leurs maîtresses de quitter leur demeure et d'aller chercher un asile loin de la place où allait se passer l'horrible drame.

— Non, mes filles, nous resterons jusqu'à la fin, leur répondit la duchesse ; nous espérons encore dans la clémence du Tout-Puissant, mais notre espoir dut-il être déçu, mes enfants fussent-ils frappés sur cette place par la hache du bourreau, je ne consentirai jamais à faire un pas en arrière. Nous resterons donc et je vous prie de nous imiter.

Les trois servantes s'inclinèrent et prirent place en pleurant sur des sièges que la duchesse leur indiqua du doigt.

Voyons maintenant ce qui se passait sur la place, encombrée à cette heure par une foule compacte, que tenait à distance une ligne de soldats espagnols placée entre le peuple et l'échafaud.

La maison de Sterbeck, devant laquelle avait été dressé l'instrument du supplice, était entièrement close du haut en bas, ce qui, joint à l'architecture toute particulière de la façade, composée de bandes de granit brun et de marbre noir alternés, lui donnait l'aspect d'un vaste monument funéraire.

Cette sombre façade, qui semblait à la fois une protestation et une menace, occupait vivement l'attention de la foule. C'était là que s'était écoulées les jeunes années des deux innocentes victimes, dont l'une était un enfant et l'autre n'était pas encore un homme ; c'était là qu'ils avaient grandi sous les larmes et sous les sourires de cette mère qui se mourait d'angoisse à cette heure. Cette pensée était dans toutes les âmes et imprimait à tous les visages une poignante émotion.

Le chevalier Armand de Soulas et ses six cents hommes étaient à leur poste, groupés entre l'échafaud et la maison de Sterbeck. Chaque homme portait sur lui, caché sous ses vêtements deux pistolets chargés et un poignard.

Christian se tenait près du gentilhomme français, qui l'ayant pris en amitié, voulait être à même de le surveiller pendant l'action et de le garantir autant que possible des périls au-devant desquels il ne manquerait pas de se précipiter.

— Rien de changé ? demanda Christian au chevalier.

— Rien, répondit celui-ci ; j'ai pris de nouvelles informations ; j'ai vu par mes propres yeux, et plus que jamais le succès me paraît infaillible. Il est impossible qu'on dispose de plus de deux mille hommes pour assister à l'exécution, et, attaqués à l'improviste par six cents hommes résolus, ils seront vaincus et désarmés en moins de dix minutes. Nous pourrions, dès cet instant, considérer les deux frères comme sauvés.

— Le moment de l'attaque ?

— La minute où ils mettront le pied sur la première marche de l'échafaud.

— Et le signal !

— Un de mes pistolets déchargés en l'air. Mais silence, j'entends des tambours.

A ce bruit, il y eut un frémissement imperceptible dans la bande du chevalier de Soulas ; les visages devinrent graves, les mains se glissèrent sous les habits, et chacun se tint prêt

à s'élançer au signal convenu.

Christian remarqua en ce moment que le chevalier paraissait soucieux ; son front s'était couvert et l'on eût dit qu'il discutait intérieurement quelque énergique résolution.

— Quelque chose vous préoccupe, chevalier, dit le jeune homme.

— Oui, répondit le gentilhomme, je crains qu'il n'y ait un traître parmi nous, mais je ne le quitterai pas de l'œil, et si mes soupçons se justifient pendant le combat, malheur à lui je lui loge une balle dans la tête.

Mais son attention se porta aussitôt sur les soldats espagnols qui commençaient à déboucher sur la place.

Quand la moitié de la troupe eut défilé et se fut rangée autour de l'échafaud, les deux condamnés parurent les mains derrière le dos, et précédés du bourreau et de ses aides ; le premier armé d'une hache qui étincelait sur son épaule, les seconds portant devant les deux frères un immense réchaud de charbon dans lequel étaient enfoncées de longues tenailles.

Ce dernier détail était un raffinement de barbarie imaginé pour abattre le courage des deux frères, mais, ceux-ci, pénétrant cette pensée, arrêtaient de temps à autre leurs regards sur les instruments de torture et les contemplaient avec un calme superbe.

Les deux frères avaient entre eux une ressemblance frappante, quoiqu'ils différassent essentiellement quant à l'expression de physionomie.

Rodolphe, plus grand et plus vigoureux que son jeune frère, se faisait remarquer par un air d'intrépidité et d'audace qui imposait à ses bourreaux eux-mêmes : tandis que les traits distinctifs de l'autre étaient un courage calme et résigné, un mélange de cœur et d'énergie concentrée qui tranchaient d'une façon remarquable avec la figure et l'attitude martiale de Rodolphe.

Après eux venait don Gonzalvo Rivarès, ayant à sa droite Cornelia, et à côté de celle-ci un personnage qui excita une vive surprise : c'était le comte Popoli, que toute la ville savait lié depuis longtemps avec les Sterbeck et à la veille d'épouser Noémie.

C'était là ce qu'avait imaginé Cornelia pour mettre d'un seul coup Paolo à sa hauteur dans sa haine des Flamands ; elle comprit tout de suite qu'elle avait parfaitement réussi en entendant de toutes parts s'élever contre celui-ci des murmures d'horreur et d'exécration.

— Maintenant, pensa-t-elle je le tiens dans ma main.

Les soldats achevèrent de défilé. Quand la foule se fut refermée derrière eux, le chevalier de Soulas se pencha à l'oreille de Christian, et lui serrant la main avec énergie :

— Je les ai comptés, lui dit-il, ils sont quinze cents à peine, notre triomphe est certain ; dans un instant, nos deux amis seront libres.

Le regard fixé sur les condamnés, le chevalier calculait avec anxiété l'espace qui les séparait encore de l'échafaud ; quand ils n'en furent plus qu'à trois pas il glissa la main sous son pourpoint et saisit la crosse de son pistolet.

Enfin, ils allaient gravir les fatals degrés, et le chevalier posait le doigt sur la détente de son arme pour donner le signal de l'attaque, quand un bruit de trompettes, aussitôt suivi d'un fracas dans lequel il était facile de reconnaître le galop des chevaux et le retentissement de l'artillerie roulant sur le pavé, se fit entendre à quelque distance.

— Oh ! malheur ! murmura le chevalier de Soulas en pâlisant tout à

coup, ce sont les Espagnols de Malines, tout est perdu.

Il ne s'était pas trompé, c'étaient les trois milles cavaliers cantonnés à Malines qui arrivaient et qui s'élançèrent au milieu de la place, précédés de huit pièces de canon. Les cavaliers, le sabre en main, se rangèrent sur la place en quatre lignes, tandis que les artilleurs, la mèche allumée, acculaient leurs huit pièces deux par deux quatre coins de l'échafaud.

Pendant que ce mouvement s'opérait, Cornelia, après avoir jeté dans la direction du chevalier et de sa troupe un regard de triomphe, poussa son cheval près de celui de Paolo.

— Comte Popoli, dit elle, la comtesse de Ristaël a donc refusé de vous accompagner comme je l'y invitais ?

— Ma sœur est excellente catholique, senora, dit Paolo, les hérétiques n'ont pas d'ennemi plus mortel, mais elle a toutes les faiblesses de son sexe ; elle ne possède pas ce courage viril qui vous rend capable d'envisager sans pâlir les plus terribles spectacles, et, tout en applaudissant du fond du cœur aux châtiments par lesquels on essaye de ramener ces misérables rebelles, il lui manque la force d'âme nécessaire pour assister à leurs supplices.

— Dieu me garde de douter de votre parole, comte Popoli, reprit Cornelia ; je veux donc croire de votre sœur tout le bien que vous m'en dites, mais elle s'est fait une réputation de frivoleté qui ne s'accorde guère avec la foi ardente et l'horreur de l'hérésie, dont vous la dites si vivement pénétrée.

— Cette apparente contradiction n'est autre chose qu'une affaire de nationalité, belle senora Cornelia ; vous n'ignorez pas qu'en Italie la religion affecte un tout autre caractère qu'en Espagne, et que chez nous l'amour des plaisirs s'allie parfaitement avec la plus sincère dévotion.

— Je sais cela, mais beaucoup de gens l'ignorent, répondit froidement Cornelia, et il est à regretter qu'une femme du nom et du rang de la comtesse de Ristaël donne aux hérétiques l'exemple d'une indépendance de conduite qui ne peut que déconsidérer à leurs yeux le catholicisme et empêcher peut-être bien des conversions.

— Je ferai part de vos observations à ma sœur, senora et soyez assurée qu'elle renoncera aux façons un peu étranges qu'elle a rapportées d'Italie, quand elle comprendra les fâcheuses conséquences qui peuvent en jaillir sur elle et sur la religion.

— Tâchez de lui faire comprendre la nécessité d'une complète réforme, dit Cornelia, en accentuant lentement ces paroles ; il y va de votre intérêt, car il ne suffit pas pour que mon choix obtienne l'approbation du roi, que votre conduite et vos principes religieux soient irréprochables, il faut encore que les vôtres soient à l'abri du plus léger reproche ; une faute, moins que cela, une légèreté ou une inconséquence de votre sœur rendraient notre union impossible ; la famille dans laquelle j'entrerais doit être pure et austère entre toutes.

Ces paroles glacèrent Paolo, qui songea avec terreur au caractère de Regina et aux dangers sans nombre qui pouvaient en surgir.

— Comte Popoli, reprit Cornelia, surmonter votre émotion dans laquelle nos ennemis pourraient voir une preuve de sympathie pour les coupables, et assistons avec recueillement à l'exécution de Dieu même que nous accomplissons.

Paolo était vivement troublé, on

effet car il venait de rencontrer le regard de Rodolphe de Sterbeck, qui lui était entré dans le cœur comme la pointe d'un stylet. Il devint affreusement pâle quand il vit le bourreau et ses aides arracher violemment les vêtements des deux frères, qui restèrent nus jusqu'à la ceinture, puis retirer de longues tenailles qu'il trouvaient sans doute rougies à point.

— Pauvres enfants ! murmurait le chevalier, il ne leur reste plus qu'à demander à Dieu la force de supporter leur martyre.

— Nous ne tenterons donc rien pour les sauver ? demanda le jeune homme.

— Rien ! répondit froidement le gentilhomme.

— Quoi ! vous aurez le courage de les laisser ainsi torturer sous vos yeux.

— Du courage ! oui, il m'en faut beaucoup pour rester impassible devant un pareil spectacle ; regardez moi, Christian, et vous comprendrez tout ce que je souffre.

Il était d'une pâleur livide, et de grosses gouttes de sueur coulaient sur son visage.

— Alors, dit Christian, donnez le signal, il en est temps encore ; la colère et la haine triplent le courage de nos hommes et vont rendre leur attaque irrésistible.

— Non, répliqua le chevalier, j'ai la responsabilité de six cents hommes, de six cents familles, mieux que cela, de la Flandre entière dont une révolte manquée peut retarder l'affranchissement d'un demi-siècle peut-être ; je me trouve en face d'une force dix fois supérieure à la nôtre ; j'ai la presque certitude maintenant que nous avons été vendus et qu'on saisirait avec joie l'occasion de massacrer les plus braves et les plus énergiques enfants d'Anvers. Je dois à la confiance qu'ont mise en moi ceux qui m'ont pris pour chef d'imposer silence à mon cœur pour n'écouter que les conseils de mon esprit ; je ne me rendrai pas coupable de ce que je considère à la fois comme une folie et comme un crime.

Rodolphe avait vu les bourreaux tirer du feu les tenailles.

— Henri, dit-il en se rapprochant vivement de son jeune frère, appuie ton bras sur le mien et appelle à toi tout ton courage.

— Non, mon frère, répondit le jeune homme en le repoussant doucement, les Espagnols m'accuseraient de lâcheté, et je veux soutenir jusqu'au bout l'honneur de la Flandre. Il nous reste une minute encore, employons-la à prier pour notre mère, qui connaît l'heure de notre supplice, et dont le cœur va endurer un martyre cent fois plus douloureux que le nôtre.

Ah ! ma mère ! ma mère ! murmura Rodolphe en portant la main à sa bouche pour comprimer un sanglot.

— Oui, Rodolphe, dit Henri, c'est elle qu'il faut plaindre ; mais ne nous laissons pas abattre par cette pensée, au moment où nous avons besoin de rassembler toutes nos forces, écoutez-moi, mon frère...

Mais il n'acheva pas sa phrase, un cri aigu s'échappa de sa poitrine, ses traits, devenus subitement livides, se contractèrent d'une façon effrayante ; ses lèvres, toutes blâmes, s'agitèrent convulsivement, et ses yeux roulèrent dans leur orbite avec une rapidité vertigineuse. La tenaille rougie du bourreau l'avait mordu aux reins et lui avait arraché un lambeau de chair.

Rodolphe voulut s'élançer sur lui, mais deux mains vigoureuses le fixèrent à sa place. Au même instant, il pâlit lui-même sous l'étreinte de la même torture qui venait de briser son frère, mais ne laissa échapper ni un cri, ni

un soupir.

Les bras croisés sur sa poitrine, tous les muscles du corps violemment tendus, pressant énergiquement sous ses pieds les planches de l'échafaud, il avait l'immobilité du granit, et on eût dit une statue de la Force.

Pendant ce temps, Henri était revenu à lui ; la puissance de la volonté avait vaincu la douleur. Alors se tournant vers le bourreau :

« C'est sous la surprise et non sous la souffrance, lui dit-il que j'ai succombé un instant ; fais ton métier maintenant, tu n'entendras plus une plainte sortir de ma bouche. »

Mais à peine venait-il de prononcer ces paroles, qu'il s'élança en pleurant dans les bras de son frère.

« Henri ! mon frère, s'écria celui-ci tu te déshonores aux yeux de tes ennemis. »

— Rodolphe, balbutia le jeune homme avec des sanglots, ma mère ! ma mère et ma sœur ! »

Et il étendit la main dans la direction de leur maison, dont ils étaient éloignés de trente pas à peine.

Rodolphe porta ses regards de ce côté, et alors lui aussi sentit les larmes monter à ses yeux et inonder son visage ; et des dix milles personnes qui étaient là et qui virent ce spectacle inouï, il n'en était pas une, hors Cornelia peut-être, qui ne sentit son cœur se fendre dans sa poitrine.

La maison de Sterbeck étant close du haut en bas, comme nous l'avons dit, tout le monde la croyait inhabitée ce jour-là ; la surprise fut donc extrême quand, presque aussitôt après le cri perçant poussé par Henri de Sterbeck, on vit s'ouvrir à deux battants la grande porte qui formait le centre du bâtiment et se trouvait de plein pied avec un perron élevé de sept à huit pieds au-dessus du sol.

Mais nulle expression ne saurait donner une idée de l'émotion qui s'empara de la foule, quand elle vit paraître à cette porte et s'avancer lentement sur ce perron, d'où elle dominait la place, la mère des deux condamnés la duchesse de Sterbeck couverte de long vêtements de deuil, les cheveux tout blancs (ils avaient blanchi en huit jours), les yeux rouges et fixes, les traits d'une pâleur de marbre, et tenant à la main un mouchoir tout imprégné de ses larmes.

Elle était accompagnée de sa fille et suivie de ses trois servantes, toutes trois également vêtues de noir, soutenant la marche de leur maîtresse.

Par une étrange fatalité le regard, de Noémie ne rencontra qu'une seule des dix milles têtes entassées sur la place, et cette tête était celle de Paolo Popoli, Paolo à cheval aux côtés de Cornelia, et assistant au supplice de ses frères. Elle devina tout, la vérité traversa son âme comme un éclair. Alors, comme fascinée, son regard resta fixé sur lui, ses traits prirent une expression effrayante, elle leva lentement la main, étendit le doigt vers lui, et après un long silence, pendant lequel elle resta la bouche béante et le corps aussi immobile que s'il eût été pétrifié, elle lança un éclat de rire si formidable, qu'il retentit par toute la place, et fit frissonner toutes les âmes. Puis elle s'élança dans la maison où l'on entendit se prolonger un effrayant éclat de rire longtemps après qu'elle eut disparu.

La duchesse parut presque insensible à ce nouveau malheur ; la mesure était comblée, rien ne pouvait plus ajouter à son désespoir.

Au moment où, les regards ardemment fixés sur l'échafaud, elle posait la main sur la balustrade du perron, les tenailles rouges des bourreaux fai-

saient, pour la deuxième fois, leur terrible office, laissant sur le corps des deux martyrs une nouvelle plaie par laquelle le sang s'échappait à flots.

En face de leur mère, les couvrant du regard, ils restèrent tous deux impassibles.

Quant à celle-ci, sa main rebondit sur l'appui de pierre où elle venait de se poser, on vit son corps frissonner convulsivement sous ses longs voiles de deuil, et des gouttes de sueur ruisselant sur son front, se mêlèrent aux larmes qui sillonnaient son visage. Mais elle resta à la même place, la tête haute, le regard obstinément tourné vers le point fatal.

Tous les yeux étaient mouillés de larmes, toutes les femmes étaient en sanglots.

Les bourreaux eux-mêmes se sentaient troublés. Sur un signe de Cornelia, ils revinrent une troisième fois à la charge.

« Pauvre mère, murmura Rodolphe. — Mon Dieu ! doublez ma souffrance et prenez pitié d'elle, » soupira Henri, qui se sentait étouffé par les sanglots.

Au moment où les tenailles ardentes mordaient la troisième fois la chair de ses enfants, la duchesse de Sterbeck, avait fléchi légèrement sur ses jambes ; sa pâleur était devenue cadavéreuse et ses yeux s'étaient fermés.

« Elle perd connaissance, dit une des trois servantes, arrachons-la à cet affreux spectacle. » Et toutes trois, tremblantes, effarées, aussi pâles, aussi défaites que leur maîtresse elle-même, car elles avaient vu grandir les deux frères, car elles avaient bercés enfants sur leurs genoux, toutes se mirent en devoir d'emporter la malheureuse mère dans sa maison.

Mais celle-ci était revenue du vertige sous lequel son âme s'était affaissée un instant, et repoussant de la main les trois femmes :

« Non, dit-elle, je resterai jusqu'au bout tant que la vie ne les aura pas abandonnés, tant qu'il restera un souffle dans ma poitrine. Laissez moi, mes filles, je ne veux pas être soutenue, je veux demeurer seule avec mes propres forces, face à face avec l'échafaud ; éloignez-vous. »

A cet ordre, intimé avec un mélange de douleur et de dignité qui la grandissait encore dans son héroïsme, les servantes s'éloignèrent de leur maîtresse, et se retirèrent au seuil de la maison, le dos tourné à l'échafaud, la tête plongée dans leurs tabliers noirs, et pleurant tout bas.

Alors la duchesse, se tenant d'une main à la balustrade de pierre, pressant de l'autre son mouchoir, avec lequel elle essayait de temps en temps la sueur qui roulait sur ses traits livides et décomposés, assista trois fois encore à l'effroyable supplice des tenailles, vit le sang ruisseler du corps de ses enfants jusqu'à couvrir leurs pieds, de l'immense, l'incommensurable douleur qui tordait chaque fibre de son cœur de mère ne se trahissait que de loin en loin par un léger soubressaut du corps, ou par une tension si violente des muscles de la main, que ses ongles semblaient s'enfoncer dans le granit de la balustrade.

Vingt minutes s'étaient écoulées depuis le commencement du supplice, un siècle de douleur ! Les bourreaux allaient se remettre à l'œuvre, quand tout à coup la duchesse de Sterbeck s'affaissa sur elle-même et resta étendue immobile sur le pavé blanc du perron.

Ses servantes s'élançèrent vers elle, la croyant évanouie. Il y eut un moment de silence, puis on entendit une de ses femmes jeter ce mot dans un cri d'angoisse : morte !

Tout le monde, tant le silence et l'anxiété étaient profonds, entendit le cri et la parole ; l'un et l'autre parvinrent aux oreilles des deux frères. Le plus jeune pleura abondamment. L'aîné s'agenouilla dans son sang, et leva les yeux au ciel :

« Mon Dieu ! s'écria-t-il d'une voix forte et vibrante, soyez béni ; elle ne souffra plus ! »

Puis, se relevant et s'adressant à son frère :

« Maintenant, Henri, lui dit-il, la mort est une fête pour nous, puisqu'elle va nous réunir à notre mère qui nous attend là-haut. »

Irritée d'un héroïsme dont l'effet ne pouvait qu'exalter le courage des Flamands, sur l'esprit desquels elle avait compté produire une impression toute contraire, Cornelia jeta un coup d'œil à son père, et sur un mot de ce lui-ci, aussitôt transmis aux bourreaux la hache mit bientôt fin à cette sanglante tragédie.

« Oh ! ma pauvre mère ! murmura Christian en quittant la place, s'il fallait un jour comme la duchesse de Sterbeck... Oh ! c'est affreux à penser. » Et il se hâta d'entrer chez lui.

Le supplice des deux frères de Sterbeck avait frappé tous les esprits ; la consternation était peinte sur tous les visages et les Flamands qui se rencontraient dans les rues ou sur les places publiques osaient à peine échanger entre eux quelques paroles.

Les mères tremblaient pour leurs fils, les femmes pour leur époux, et leurs craintes n'étaient pas sans fondement, car chez la partie jeune et énergique de la population, ce n'était pas l'épouvante, mais la colère et l'indignation qui bouillonnaient dans tous les cœurs.

On s'attendait ce jour-là à une révolte, et dans cette prévision, Cornelia avait retenu à Anvers les trois mille soldats qu'elle avait fait venir de Malines et dont l'arrivée avait sauvé sa fortune, et peut-être sa vie. Mais aucune mère peut-être n'éprouvait une angoisse pareille à celle qui dévorait l'âme de Madeleine Roosendhal.

La nuit qui suivait cette terrible exécution, dont les détails lui avaient été rapportés elle la passa toute entière sans sommeil, tremblant que son fils ne prit part à la révolte si elle venait à éclater, et se mettant l'esprit à la torture pour trouver quelque moyen de le retenir toute la journée à la maison.

Le matin, après le déjeuner, elle s'habilla, se couvrit de sa plus belle mante, pria Christian d'aller l'attendre dans le jardin et sortit.

Christian qui trouvait un grand bonheur une espèce de ravissement à suivre à la lettre, comme un enfant, les ordres de sa mère, se rendit aussitôt au jardin, et le parcourut lentement rêvant aux deux êtres qui occupaient la plus belle partie de son cœur, à sa mère et à Sabine.

Ce jardin était encore une des créations de Mme Roosendhal. Antérieurement à son mariage c'était un vaste enclos inculte, planté d'arbres séculaires, mais parmi lesquels il était impossible de circuler, tant l'incurie du propriétaire, complètement absorbé par le commerce, laissait aux ronces, aux orties et à toutes sortes de plantes parasites, liberté entière de pousser, de s'étendre et d'envahir le sol.

Toujours tourmentée du désir de donner à sa demeure une grande et noble physionomie ; profondément pénétrée de cette idée, que l'élégance et la beauté du cadre concourent puissamment au relief des caractères, et exercent sur les esprits, même les plus sérieux, une action considérable Ma-

deleine avait émondé le sol, enlever quelques arbres, ménager ça et là une clairière, et, d'un terrain inabordable elle avait fait ainsi un des plus beaux jardins d'Anvers.

Vers l'extrémité la plus reculée du bois, auquel, sous sa direction, on avait conservé un caractère agreste, s'élevait une roche toute tapissée de plantes grimpautes, d'où jaillissait une source naturelle et sur laquelle de grands hêtres répandaient une ombre épaisse et une délicieuse fraîcheur.

(A continuer.)

YVON.

EPISODE DE LA GUERRE.

Pendant une soirée du mois d'août dernier, la chaleur était accablante, même à Paris. En Tunisie, les soldats de la France, couchés à terre, respiraient un air brûlant qui desséchait leurs lèvres. Trop jeunes pour résister aux épreuves du climat, ils perdaient en luttes stériles les forces indispensables aux fatigues du lendemain. Le courage, l'énergie, la résolution ne manquaient pas, mais rien n'avait été prévu pour protéger cette jeunesse inexpérimentée contre les fatalités de la guerre.

Donc, pendant cette soirée d'été, on souffrait dans les champs de la Tunisie. Les ambulances présentaient un spectacle navrant. Les secours matériels étaient insuffisants malgré le dévouement des chirurgiens qui après avoir donné leurs soins aux malades et aux blessés semblaient eux-mêmes accablés et promenaient de sombres regards sur la paille sanglante qui servait de couche aux soldats.

Parmi eux se trouvait un jeune Breton dangereusement blessé. La balle logée dans la poitrine n'avait pu être extraite par l'opérateur et le pauvre enfant se sentait mourir. D'une voix défaillante, il demandait l'aumônier ; il n'y en avait pas un seul. Le soldat ne put le croire et réitéra sa demande, cette fois en suppliant.

Un camarade s'approcha de lui en se traînant sur les mains et les genoux et lui dit : « Yvon, ne te tourmente pas l'aumônier va venir... ce soir... ou demain de bonne heure ; il est d'Hennebon, notre pays et nous parlera de la famille des voisins des amis et de ta mère Yvonne. Prends courage et nous iron bientôt jouir du congé que l'aumônier nous fera obtenir. »

Yvon ne répondit pas. Deux grosses larmes glissèrent le long de ses joues et se mêlèrent au sang de sa poitrine. L'aumônier était loin, dans le port de Toulon implorant son départ. La nuit suivante, Yvon poussa un profond soupir qui attira le chirurgien. Le blessé le regarda avec une attention profonde puis tourna les yeux vers son camarade il prononça ce mot l'aumônier !

Le camarade lui saisit la main et dit au chirurgien : Elle est froide. Puis un sanglot se fit entendre et le camarade murmura : Pauvre Yvon !

Ce fut l'oraison funèbre du jeune soldat. A le voir lorsqu'il partit de son pays pour se rendre à Lorient vous lui auriez donné seize ans tant il était faible et de petite taille. Cependant Yvon atteignait sa vingt et unième année. Un sac volumineux écrasa ses épaules, le lourd fusil brisa ses bras si minces, puis un navire l'emporta sur la terre d'Afrique. Il se battit en brave Breton et une balle déchira sa poitrine. Il avait pour toujours abandonné la maison paternelle, dit adieu à tous ses espoirs de la vie ; enfin, il mourut pour la France.

Que demandait-il, le pauvre enfant, qui donnait tout ce que Dieu lui avait accordé sur la terre ?

Il demandait qu'avant de remonter au ciel, son âme fut accompagnée d'une prière sortie des lèvres d'un prêtre catholique.

Et cette France pour laquelle, il mourait, cette France qui met des armes aux mains de tous qui demande à tous de combattre pour elle, cette France qui ne compte plus par millions, mais par milliards, refuse à ses enfants la goutte d'eau bénite tombée des doigts de l'aumônier !

Croyez-vous donc maîtres de nos destinées, que nous devons tout, et que vous ne devez rien ? Nous prenez-vous pour le gladiateur antique, qui, avant de franchir la barrière du cirque, n'avait qu'à dire : *Ave Caesar morituri, te salutant ?*

* * *

Le lendemain de la mort d'Yvon, les camarades trouvèrent quelques pièces de monnaie dans sa ceinture de cuir. Ils complétèrent la somme nécessaire pour le prix d'une bière, car ils ne voulaient pas le jeter en terre comme après la bataille. La compagnie se mit en marche, précédée du lieutenant. Quatre soldats portaient le corps, un cinquième soutenait la croix noire qui devait surmonter la tombe. Sur cette croix, ils avaient tracé le nom d'Yvon ; rien de plus.

Il était parti pour la guerre avec le quatrième bataillon, laissant en France son régiment. Il mourait loin du drapeau, loin de son colonel, loin de la famille régimentaire. Il ne connaissait pas ses généraux, et ceux-ci ignoraient jusqu'à son nom. Au temps passé régnait une légende, qui, du drapeau, du colonel, du numéro, faisait quelque chose de sacré. Depuis le chef de corps jusqu'au dernier tambour, tous songaient à la gloire du régiment. Le colonel savait les noms de ses soldats, il les avait instruits en présidant à leurs débuts. Il les aimait parce qu'ils avaient ensemble supporté les mêmes fatigues et partagé les mêmes joies. Leurs cœurs battaient à l'unisson. Toutes ces bonnes choses ne sont plus...

Les compagnons du soldat breton se dirigeaient lentement vers le cimetière musulman. Une place couverte de ronces était réservée aux chrétiens et aux juifs. Arrivée près de la tombe, l'escorte s'arrêta, et par une sorte d'instinct tous les regards cherchèrent le prêtre. Il y eut comme une vague inquiétude, pendant laquelle de mystérieux regards s'échangeaient, et des paroles discrètes se murmuraient à l'oreille.

Enfin, trois ou quatre soldats s'approchèrent du lieutenant en lui demandant, au nom de tous, de prononcer les paroles prescrites par l'église. Surpris d'abord, l'officier se recueillit, interrogeant sa mémoire pour y retrouver la prière. Les regards étaient tournés vers lui comme au champ de bataille. Enfin, d'une voix ferme, le lieutenant prononça : *Au nom du Père, du Fils.....*; tous tombèrent à genoux, et l'officier reprit : *Pater noster.....*

Ceux d'Hennebon et de Sainte-Anne pleuraient, car ils avaient connu le petit Yvon : les autres plongeaient un morne regard dans la fosse béante. La bière descendit lentement, et chacun jeta sa poignée de terre sur le cercueil. Le lieutenant avait dans la main gauche un objet enveloppé dans un lambeau de linge noir ; il le développa, et l'on vit le chape-

let d'Yvon, que sa mère avait glissé dans son sac à l'heure du départ. Les Bretons voulurent que ce chapelet fût placé sur le cercueil, et le lieutenant déposa pieusement la relique du pauvre soldat dans cette terre étrangère.

Ce lieu se nomme Tebourba, entre Mateur et Testour. A droite, si l'on regarde la mer, se trouve Tunis, et un peu plus loin Carthage. Là, mourait, il y six siècles, notre bon roi Saint Louis ; le fils de la paysanne bretonne Yvonne Kerzoët, repose non loin du fils de Blanche de Castille.

* * *

Nous sommes à Hennebon. Après avoir quitté le port, nous montons cette grande place conduisant à l'église. A gauche, sont des maisons dont les boutiques occupent le rez-de-chaussée. Parmi les boutiques, il en est une dont l'enseigne laisse lire ces mots : *Kerzoët, coutelier*. Le maître travaille de son métier, tandis que sa femme, Yvonne, s'occupe des soins du ménage. Le coutelier a servi pendant sept ans sous le règne de Louis-Philippe. Il était à la prise de la smala d'Abd-el-Kader, et raconte volontiers le siège d'Anvers, où il a vu de près les fils du roi. C'est assez dire que ce Breton n'est plus jeune, quoique une tête énergique et une tournure militaire repoussent toute idée de faiblesse. Pendant la guerre de 1870, on l'avait remarqué parmi les soldats de Charette.

La maison était calme, lorsque la porte s'ouvrit et donna passage au facteur. Après avoir déposé une lettre sur la table, il s'éloigna sans prononcé une parole. Ce silence n'était pas dans ses habitudes, mais d'autres lettres reçues ou même temps lui donnaient du chagrin.

Yvonne, la mère du petit soldat, prit la lettre d'une main tremblante et jeta un coup d'œil sur l'adresse. Le père s'approcha, et tous deux dirent en même temps : "Ce n'est pas l'écriture d'Yvon !"

Était-ce par hasard que le vieux curé passait devant la porte et s'y arrêtait, le visage pâle et les yeux humides ? Après un moment d'hésitation, il entra en s'essuyant le front du revers de sa main. Yvonne vint au-devant du prêtre et lui présenta la lettre. La pauvre femme était accablée. Les mères ont de ces pressentiments de ces révélations soudaines qui déchirent tous les voiles. Elle dit au curé : "Ce n'est pas l'écriture d'Yvon !"

Le père se tenait debout, tremblant, haletant, les yeux fixés sur le papier.

"Je l'ai baptisé, dit le prêtre, je lui ai fait faire sa première communion, il a toujours vécu en bon chrétien, et sa place est au ciel."

La mère trembla de tous ses membres et s'appuya sur la table pour ne pas tomber. Elle se couvrit les yeux du coin de son tablier. Le père fit un pas en avant et pressa son cœur avec la paume de la main droite. Il étouffait. La lettre était toujours là, entre les doigts du vieux curé. "Ouvrez, ouvrez, dit Yvonne, ouvrez, pour l'amour de Dieu !"

Le prêtre décacheta lentement la lettre, dont sans doute d'autres mères li avaient fait deviner le contenu. Il lut des yeux sans remuer les lèvres, puis il s'agenouilla en disant : "Prions et pleurons !"

Les trois prières montèrent au ciel. Le deuil était pour toujours entré dans la maison. Au temps passé, elle avait entendu les cris joyeux de l'enfant, plus tard, le bruit de l'atelier était venu réjouir la mère de famille,

car le jeune Yvon allait devenir le meilleur ouvrier du pays ; ils étaient fiers de lui et ne vivaient que pour ce fils.

La patrie leur demanda, ils le donnèrent sans murmurer. Cependant, la veille du départ, le père fit observer au brigadier et gendarmerie qu'autrefois le soldat n'entraît en campagne qu'après trois ou quatre années de service lorsque ses forces étaient développées, après avoir appris le métier. Le brigadier, malgré sa prudente réserve, avait répondu. "Que voulez-vous ? il n'y a plus d'armée comme de notre temps, mais de braves enfants qui passent et disparaissent."

On est bien triste à Hennebon, malgré une grande affiche blanche, signée de M. le préfet, qui affirme que tout est pour le mieux en Tunisie, et que les soldats s'y portent aussi bien qu'à Rennes ou à Nantes. Ce qui d'ailleurs doit calmer les inquiétudes, c'est que la flotte et l'armée sont sous les ordres d'un gouverneur civil, bon bourgeois par vocation, avocat de son métier.

L'affiche de M. le préfet se termine par ce cri : *Vive la République !*

Pour vivre, elle fera mourir plus d'un petit Yvon, et pleurer plus d'une mère.

GÉNÉRAL AMBERT.

La Catastrophe de Pauillac.

La *Gironde* donne les détails suivants sur la catastrophe de Pauillac :

"Le 1er novembre, le navire *Prosper-Corne* de Dippe, arrivait en rade de Pauillac, venant de Terre-Neuve, après une rude traversée. Le capitaine, M. Augé, était mort en mer, le 25 octobre, mais il avait exprimé le désir d'être enterré à l'arrivée du navire à Pauillac. L'équipage, respectueux des dernières volontés de son chef, garda le cadavre pendant cinq jours entiers et le second du navire arrivé à Pauillac fit les démarches nécessaires pour accomplir l'inhumation.

A 5 heures du soir, le corps du capitaine fut mis à bord de l'embarcation. L'équipage tout entier moins deux marins laissés à la garde du navire, prit place dans l'embarcation. Le second du navire était à la tête de l'expédition, qui se composait de quinze personnes en tout. On arriva à terre sans encombre, et l'enterrement se fit au cimetière de Pauillac, au milieu d'un grand concours de population car bon nombre de marins de Pauillac s'étaient joints à l'équipage du navire pour accompagner le corps de ce capitaine, mort en mer, à sa dernière demeure.

Il faisait nuit quand sonna l'heure de retourner à bord. Les quinze hommes du *Prosper-Corne* accompagnés du pilote Chanioleau prirent place de nouveau dans l'embarcation qui devait les ramener au navire. Cette embarcation trop petite était tellement chargée, que deux hommes seulement purent se mettre aux avirons.

Bientôt les gens qui étaient à terre perdirent de vue le canot car l'obscurité était à peu près complète. L'embarcation était arrivée approximativement à la hauteur du chenal nord du Lazaret quand on entendit de terre de grands cris de détresse : le canot de ces malheureux marins avait embarqué les lames par suite du clapotement qui se produisait près du navire, et il sombrait entraînant avec lui les infortunés.

Parmi ceux-ci, le pilote Chanioleau conserva son sang-froid et aussi sans doute connaissant mieux l'endroit où il se trouvait, se débarrassa de ses habits et parvint à gagner la terre à la nage. Quatre marins au nombre desquels était le second du navire, M. Sauton se cramponnèrent à l'épave de l'embarcation chavirée. Ils furent poussés à terre par le flot et jetés sur les vases du bord, où ils s'enfoncèrent jusqu'à la ceinture. Ils ne pouvaient espérer se tirer eux-mêmes de ces vases mouvantes, et la mer commençait à monter.

Heureusement, les deux braves douaniers du poste de Lazaret accoururent à leur secours ; ils parvinrent à retirer deux de ces malheureux et à les ramener à bord, où des soins intelligents leur sauvèrent la vie. Ils sont aujourd'hui hors de danger.

"Quant aux deux autres rejetés sur les vases, ils étaient morts de froid quand on parvint à les retirer. Le malheureux second du navire était un de ces deux-là.

"Les onze autres marins qui montaient l'embarcation ont péri dans les flots, et leurs corps n'ont pas encore été retrouvés malgré toutes les recherches.

"Dès qu'on entendit à Pauillac le cri d'alarme des naufragés, tous les moyens de sauvetage furent mis en œuvre : gondoles, embarcations s'élançèrent à la recherche des malheureux, mais la nuit rendit tous ces secours inutiles et l'on ne put arracher à la mort que trois marins. Sur les treize victimes de cette terrible catastrophe, onze étaient des pères de famille, et leur mort laisse dans le besoin des veuves et des orphelins.

* * * Dans une certaine paroisse du comté de Compton un officier du recensement s'étalait avec emphase dans toutes les maisons, et prenait exactement note dans toutes les colonnes de son cahier ; arrivé à celle qui regarde les *lonatiques* mon recenseur se retourne gravement et demande avec un aplomb qui dénote une grande science :

Y a-t-y des gens qui portent des lunettes, icite ?

Et on dit que le gouvernement fut fort surpris de voir tant de *lonatiques* dans cette paroisse,

* * * Un certain Monsieur demandait à une ménagère, peu forte sur l'anglais : Où sont les *closets* ? Monsieur !—Où sont les *closets* ?—les noisettes ? pas encore mûres.

* * * Le cardinal de Retz, poursuivi par un émeutier qui le mettait en jeu s'écria : "Malheureux ! si ton père te voyait !" L'arme tomba des mains de l'émeutier.

* * * On a vendu récemment à Paris un reçu de trente sols, donné à l'argentier de Louis XI par son tailleur pour avoir mis deux manches de futaine neuve à un vieux pourpoint de cuir du roi.

* * * Un riche banquier était malade de puis quelques semaines et s'étonnait que deux ou trois de ses amis ne le vissent pas voir. "Ils n'osent, lui dit son homme d'affaires, vous leur avez prêté de grosses sommes dont le paiement est échu et qu'ils ne sont pas en état de vous rendre. — Eh bien répondit le malade allez leur dire de ma part qu'ils ne me doivent plus rien mais que je les prie de venir chercher leurs quittances ; j'aime mieux perdre mon argent que mes amis."